

## Chant

SCOUARNEC Michel, *Dis-moi ce que tu chantes*. Paris : Cerf, 1981, 216 p.

Dès le titre, on devine que le « je » a beaucoup d'importance dans ce livre. On pourrait dire : il y est essentiel. Nullement au sens où l'auteur chercherait à se raconter, encore moins à se mettre en valeur : d'un bout à l'autre, il disparaît (même lorsqu'il parle de sa propre histoire, dans le Liminaire), en même temps qu'il est sans cesse présent (même lorsque, dans le chapitre 2, il évoque en quelques pages des siècles de chant liturgique).

De ce point de vue, l'« itinéraire musical » qui ouvre l'ouvrage est bien plus qu'une information sur l'auteur (cf. la note de la p. 7) : il est la clef de l'ensemble, il en donne le ton. Il en fait un témoignage : non pas le récit d'une vie, mais le partage d'une réflexion existentielle, qui s'est nourrie avec intelligence de l'apport de connaissances, tout en demeurant en dialogue permanent avec le peuple qui vit dans la célébration la rencontre de son Seigneur. Ce n'est donc pas une étude, ni un guide pratique : c'est un partage qui donne à penser ; on en sort moins avec des idées que modifié dans sa propre appréhension des réalités.

Ce point méritait d'être souligné, parce qu'il paraît constituer le plus profond du livre de M. Scouarnec, et que tous ceux qui œuvrent dans le domaine du chant liturgique devraient le méditer : c'est le moyen pour eux d'être vraiment des liturges. Ne serait-ce pas cela, « être de quelque part » (cf. l'exergue du Liminaire) ?

Pris à ce niveau, l'exposé ne peut être polémique : il ne se situe pas au niveau de la sensibilité, mais d'une expérience spirituelle. Il démythifie bien des choses, mais à partir d'un regard serein (où théologie et sciences humaines sont utilisées avec à-propos) et d'une analyse pleine de bon sens. Il ne demande pas que l'on prenne position pour ou contre, mais il contraint à s'interroger avec quelque recul sur ce que l'on fait.

Car c'est bien la question : de quoi s'agit-il lorsqu'on chante

dans la célébration, et à quelles conditions cela peut-il « fonctionner » ? M. Scouarnec tente d'y répondre par un regard sur l'histoire (un raccourci quelque peu ardu, mais dont la collaboration de J.-Y. Hameline garantit le sérieux) ; une réflexion sur les perspectives de Vatican II ; des orientations à la fois concrètes et profondes sur le travail de création et de mise en œuvre ; une analyse (qui parfois ne manque pas de sel) des répertoires anciens et modernes.

Parmi d'autres, soulignons-en quelques lignes de force, qui sous-tendent l'ensemble de l'ouvrage, mais dont nous notons les passages plus caractéristiques.

— La liturgie est un « agir ». Pas un « voir et écouter », ni même un « exécuter » (des rubriques, une musique), mais un acte, à récréer sans cesse (si ritualisé soit-il) (p. 82-84). En ce sens, elle suppose une certaine manière d'aborder le problème de la musique (p. 15-16)

— Cette action liturgique est l'émergence d'une réalité qui ne tombe pas sous nos sens : l'assemblée, signe d'Eglise, qui entre en communion avec le Dieu de l'Alliance. Toute expression est au service de cette réalité (p. 80 ss.).

— De ce fait, elle ne peut être qu'agir symbolique. L'émotionnel tue le symbole (p. 114). Le discours didactique ou moralisateur le rétrécit (p. 120 ss.). Toute une anthropologie est engagée dans la liturgie.

— Mais en même temps, parce qu'il s'agit du culte chrétien, le texte est premier. La musique doit le porter, sous peine d'en fausser parfois le sens (p. 34) ; la manière de chanter doit en faire une parole vivante (p. 22) ; « quand je lis ou je chante un texte, ce qui passe par mon chant ou ma lecture, c'est mon rapport au texte » (p. 86).

— « Bâtir un texte de chant, c'est structurer un discours qui engage la structuration de l'acte de foi lui-même » (p. 15). Et une telle structuration dépasse largement l'aspect rationnel. Il y a un « travail » du cantique, au sens rituel du terme.

— Pour que le texte joue ce rôle, des exigences s'imposent au créateur. Non seulement qu'il produise un objet « bien ficelé », et dans ce but accepte une concertation et une confrontation qui en favorisent la mise au point (l'exemple de « Gloire au Seigneur » cité p. 65 n'a pas suffisamment fait école...). Mais encore qu'il s'implique lui-même dans le travail : il s'agit « de se laisser

modeler, façonner par le matériau scripturaire, et de recueillir un jour, au détour d'une expérience d'homme et de croyant, le cri, la phrase, l'expression que ce matériau aura éveillé. Ce n'est pas le texte qu'il a à dire, c'est la modification que le texte a opéré en lui, le passage qu'il lui a fait faire » (p. 93).

Dans de telles perspectives, le chant religieux revêt une importance trop souvent méconnue, et l'on comprend le titre de l'ouvrage, en étant tenté de le compléter : « Dis-moi ce que tu chantes... et je te dirai qui tu es, quel est ton Dieu, ta relation à Dieu, quels sont ton Eglise et ton monde... ».

Deux petits détails : le Père Gelineau, cité plusieurs fois, à juste titre, pour son rôle-clef dans le renouveau actuel, voit son nom affecté d'un accent (Gélineau) qui ne lui appartient pas ; on aurait aimé, sinon une table analytique, du moins un renvoi des « Annexes » aux pages où il en est fait mention.

Jean-Marie HUM, *op.*

*Cum permissu superiorum*

---

Directeur de la publication : François REFOULÉ, 29, boulevard Latour-Maubourg, 75340 PARIS Cedex 07. — Commission paritaire, n° 57 128. Imprimerie LABALLERY. 58500 CLAMECY. — Dépôt légal : décembre 1982. I.S.S.N. : 0025-0937